

L'enthousiasme, l'analyse et la paix

ou

"le diable est dans le détail"

La foi:

Chacun a connu un jour ou l'autre l'emballlement, l'enthousiasme, la foi ou l'engagement pour une cause, une quête ou une manière d'être et de penser.

C'est ce combustible qui fait que l'on change et **se change**.

Ce carburant, on en brûle avec plaisir les yeux fixés sur un horizon fuyant mais cachant *sûrement* des merveilles.

Or nous sommes inscrits dans le temps. Indissociablement liés aux séquences causales qui lient nos actes et nos pensées. A la manière des machines à états, des automates, nous enfilons des instants devenant causes des instants suivants, toujours en avant, l'arrière n'est disponible que par des réservoirs appelés "mémoires", liste d'anciens états consultable plus ou moins bien.

Ainsi le combustible qui alimente notre moteur est-il puisé **en nous**.

Mais la réserve, est-elle petite, grande, infiniment rechargeable?

Se peut-il que l'on se retrouve à court? Surpris au milieu de nulle part?

C'est une question que, semble-t-il, on se pose peu ou pas...

Mais dans ce pèlerinage vers on ne sait quoi si ce n'est que c'est désirable, avec ce désir donc, nous rencontrons d'autres pèlerins. Et cela nous conforte dans l'idée que, passé cet horizon mystérieux, il y a sûrement quelque chose... Même si les anciens parmi ces autres pèlerins n'ont à leur disposition que des souvenirs, chéris dans leurs mémoires, et qu'ils veulent surtout les colorer derechef par *notre* désir neuf et enthousiaste, on ne se rend pas compte qu'il s'agit d'une ambroisie frelatée, d'un nectar de seconde main...

Mais sans doute faut-il cela pour poursuivre à ce moment, notre chemin. Car nous sommes fatigués dans notre élan un peu juvénile il est vrai, fatigués de leurs fatigues parfois mal masquées.

Or un vieil atavisme biologique nous anime, nous sommes, à l'instar d'un prédateur qui cherche et poursuit sa proie pour se nourrir, dans la transposition spirituelle de la même chose.

Poursuivre un but spirituel destiné selon nous à nourrir notre esprit qui en est altéré.

Comme avec le puit dans le désert de sable, se désaltérer est ce que notre esprit espère et cherche.

Et puis on en vient à l'idée que ce voyage est sans fin. Que c'est le déplacement qui importe et non une hypothétique arrivée derrière un mystérieux horizon. On connaît un regain d'enthousiasme et une amitié pour le chemin lui-même et ceux qu'on y rencontre.

Après un temps qui dépend du marcheur, le chemin donne une impression de "déjà vu" trop forte et on creuse parfois la mémoire collective pour y trouver on ne sait quoi qu'on n'aurait pas vu au passage ou l'assurance qu'on est sur la bonne, la seule route.

L'analyse:

C'est en fait déjà la fin de l'histoire, la fin du désir, la fin de l'enthousiasme. Se réveille alors l'analyse, ce pouvoir distribué inégalement mais typique des êtres humains.

On voit que le chemin est ici et là caillouteux, ou boueux ou encore crevassé. Le regard d'altitude fait place au regard au ras du sol. Une pelouse bien verte devient, vue à la loupe de l'analyse, semée de toutes petites choses peu ragoûtantes. On a tendance à s'en écarter avec une moue déçue voire un peu de dégoût.

Même en reprenant de l'altitude, on ne peut plus voir la pelouse comme avant, ni le chemin qui la traverse.

Parfois on passe même la loupe de l'analyse à de plus jeunes pèlerins dans la certitude de leur faire gagner du temps, avec une certaine bonne conscience pédagogique. Pourtant c'est l'un des crimes les plus courants commis en toute bonne foi sur ce chemin.

Et on en voit alors tant à quatre pattes au milieu du chemin à analyser de quoi il est fait plutôt que de marcher hardiment. Une chanson sur les lèvres et le sourire aussi.

Pourtant, il n'est pas mauvais de découvrir que le rêve et la réalité sont différents. Il convient seulement que l'un n'éradique pas l'autre.

Le rêve nourrit les pas du marcheur et sa connaissance de la réalité lui évite de se prendre les pieds dans de trop profondes crevasses, de buter sur des cailloux ou de glisser dans la boue.

Le malheur c'est quand l'analyse transforme le marcheur en donneur de leçons, en juge.

Il semble avoir changé sa mission qui était de montrer comme il marchait bien et content, en une pédagogie des risques de la marche, de la *seule* bonne marche alors que lui ne marche pratiquement plus. C'est la période où l'on juge du vrai, du faux, du bien et du mal, du bon et du mauvais.

D'anciens marcheurs cherchent parfois des chemins de traverses qui raniment un peu l'enthousiasme. Mais souvent, il s'agit d'une passion éphémère que dévore toujours trop vite les talents d'analyse et de comparaison qui se sont affinés. On appelle cela, l'expérience.

L'expérience voudrait-elle signifier que l'esprit est désaltéré, définitivement? Que la quête spirituelle n'a plus d'objet? Que le chasseur ne doit plus y traquer de nouvelles proies?

Il n'y aurait plus d'espaces déserts où l'absence de chemin tracé rend la marche difficile voire risquée? Risquée au point de connaître à nouveau la soif?

Ou alors un vieux marcheur n'ose-t-il plus s'aventurer ainsi? On peut le comprendre... Pourtant c'est à ce moment qu'apparaît la fin de son chemin, ce que toute sa vie de pèlerin, il a appris à exclure de son esprit. Seul le chemin compte, pas son bout!

Pourtant le voilà, ce vieux marcheur, devant ce qui peut lui apparaître comme un bout, le bout de *son* chemin...

Il peut ou non prendre alors conscience que s'il fut le chemin, il en est aussi le bout! Que faire?

La paix:

Analyser avec *enthousiasme* le bout, sa fin de chemin. En voir les aspects les plus grossiers comme les plus fins.

Trouver dans des forces déclinantes le goût d'innover, la joie de raconter non pas le chemin parcouru surtout pas, mais au contraire tout ce qu'on imagine de ceux que l'on a *pas* parcourus.

Cela fait du marcheur un découvreur de déserts imaginaires où des puits rêvés vont étancher une soif nouvelle, où il racontera des choses un peu folles, où une forme de joie à transmettre naîtra.

Car transmettre, c'est bien sûr faire connaître ce que l'on a vécu et appris mais sans couper l'enthousiasme de celui qui a encore à vivre et à apprendre. Mais c'est aussi et surtout transmettre une flamme.

La pédagogie à écrit quelqu'un, ce n'est pas d'étouffer un feu par abondance de branchages vénérables et surnuméraires, la pédagogie, c'est *allumer* un feu, le reste n'incombe point à ce gentil incendiaire.

C'est ainsi que ce porteur de feu, ce Lucifer (ou plutôt Ignifer), garde sa joie disponible et connaît, qui sait, une forme de **paix**.